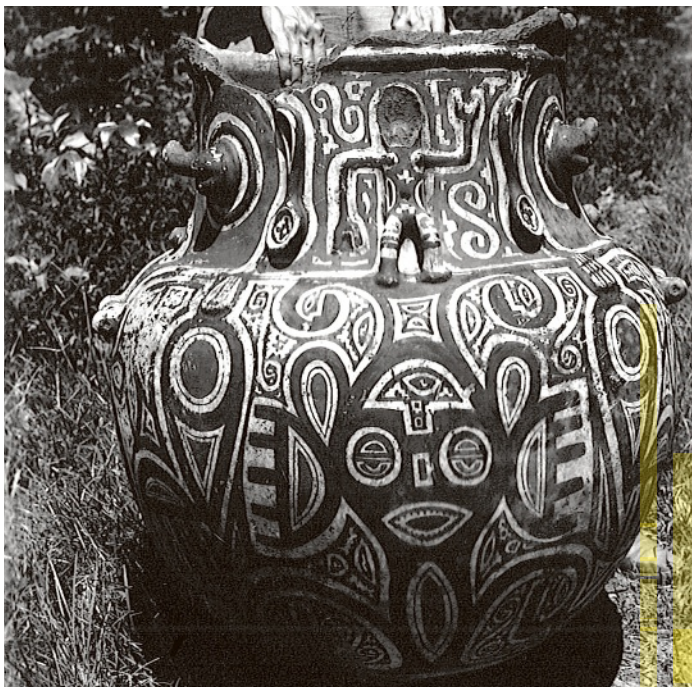




© Stephen Rostain, avec l'aimable autorisation de Betty Meggers

Betty Meggers révéla l'archéologie amazonienne au monde



© Stephen Rostain

traversée de chemins permanents et parsemée de tertres, de digues, de canaux et fossés, de bassins et réservoirs, de champs surélevés (voir la figure). Dense, chaude et humide, la sylv amazonienne fut le berceau d'un fertile et heureux mariage entre humanité et nature, dont la postérité est encore tangible.

archéologues à l'occasion, curieux à plein temps, ils dévoilèrent des pans entiers de la vie amérindienne en arpentant le terrain. Les plus connus sont le Suédois Erland Nordenskiöld, dont Helen Palmatary était l'élève, le Suisse Emilio Augusto Goeldi et l'Allemand Curt Nimuendajú. Ces ethnologues produisirent des travaux essentiels qui font encore autorité aujourd'hui. Toutefois, aussi brillants furent-ils, ils se contentaient souvent de collecter des vases ou, au mieux, de dessiner des plans sommaires de sites.

Il fallut attendre les lendemains de la Seconde Guerre mondiale pour que l'archéologie amazonienne obtienne ses lettres de noblesse. Ce furent deux femmes nord-américaines qui les lui servirent : Betty Meggers et Anna Roosevelt. Betty Meggers peut être considérée comme la mère de ce champ de recherche sous ces tropiques. En 1943, elle n'était encore qu'une jeune étudiante se faisant les dents dans un musée de son pays sur une petite collection céramique de l'île de Marajó, une île côtière de l'embouchure de l'Amazone. Elle alla ensuite sur le terrain, avec celui qui deviendrait son mari, pour explorer l'embouchure du grand fleuve afin d'y conduire leurs recherches doctorales sur l'archéologie de l'estuaire. Son futur époux, Clifford Evans, était en effet également archéologue, mais resta toujours en retrait bien qu'omniprésent, telle une ombre silencieuse derrière la grande dame. On a parfois reproché à cet homme disparu prématurément son effacement, d'être trop discret, voire secret. Une attitude qui n'avait pourtant rien d'étonnant dans un pays où il n'était pas rare que les

archéologues servent non seulement la science, mais aussi leur pays en le tenant informé de la situation locale en toute discrétion.

Le gros ouvrage qui, en 1957, naquit de la prospection archéologique du bas Amazone constitua le socle de la recherche postérieure, jusqu'à être désigné par quelques-uns comme la « bible » de l'archéologie d'Amazonie. Sans tomber dans ce genre d'excès, il faut quand même reconnaître qu'il y a un avant et un après Meggers. Pendant un demi-siècle, elle domina cette discipline, édictant de rigides paradigmes et une discipline sévère à la communauté de chercheurs.

LE RÈGNE SANS PARTAGE DE BETTY MEGGERS

En premier lieu, elle révéla véritablement l'archéologie amazonienne au monde, dévoilant un passé plus complexe que celui imaginé. Pour ce faire, elle établit des séquences chronoculturelles précises en plusieurs points – bas Amazone, Guyana, Équateur – qui font encore autorité aujourd'hui. Elle fut également une avocate précoce des datations absolues, par radiocarbone ou thermoluminescence. De plus, elle favorisa les développements locaux de l'archéologie en lançant de grands programmes scientifiques et en formant des chercheurs nationaux dans plusieurs pays sud-américains, autant de disciples qui répandirent sa méthodologie et ses paradigmes chez eux tout en constituant un réseau tentaculaire autour de Meggers. Enfin, souvent de façon péremptoire, elle affirma que le bassin amazonien n'avait pu ➤